

# Tendres renaissances

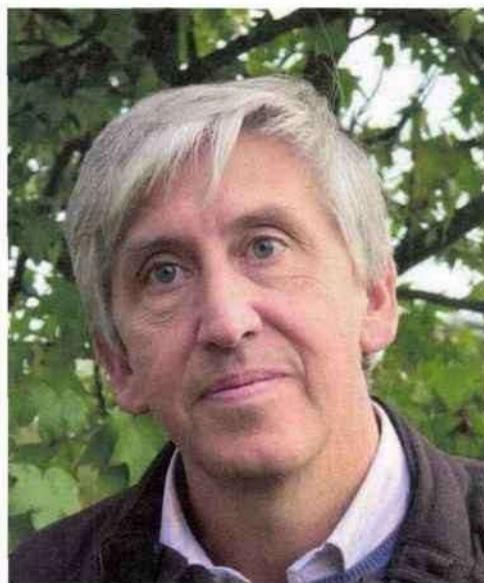
PAR LUC VIGIER

*Emmanuel Godo nous surprend  
avec la publication d'un recueil  
de poèmes, dépôt stratifié  
d'une patiente et sincère conversation  
de l'écrivain avec lui-même.*

**EMMANUEL GODO**

JE N'AI JAMAIS VOYAGÉ. POÈMES

Gallimard, 2018, 160 p., 16,50 €



Emmanuel Godo

© DR



On avait déjà croisé Emmanuel Godo, avec plaisir, du côté prolifique de l'essai littéraire : sur Barrès, dont il est spécialiste, sur Nerval, sur Duras, sur Hugo, sur Huysmans, Claudel ou Léon Bloy<sup>1</sup> ; on avait apprécié son bel essai érudit et tonique sur la conversation<sup>2</sup>, suivi ses conférences toujours précises et passionnées, découvert un premier récit rêveur<sup>3</sup> et un journal sur la passion littéraire<sup>4</sup>, entendu aussi une pensée spirituelle, dans tous les sens que l'on voudra.

On s'attendait donc assez peu à ce qu'il envoie ce signal en vers, issu pourtant d'une pratique ancienne, depuis le territoire du chant et du poème, « *un feu / imprévisible / et doux* » venu « *de l'autre côté* » du monde.

.....  
1. La plupart sont édités aux Éditions du Cerf.

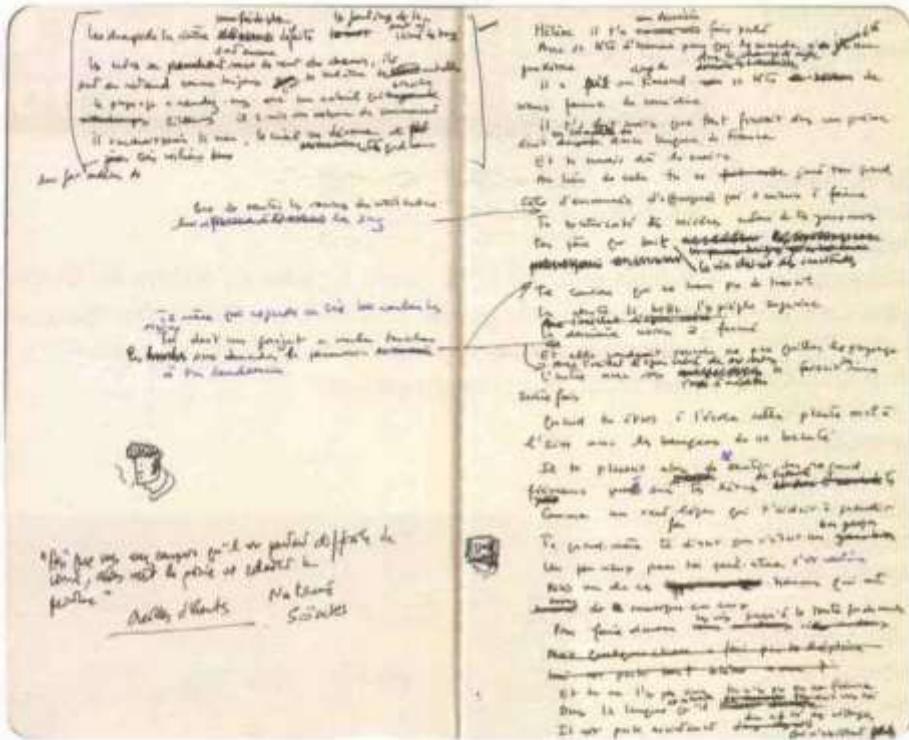
2. Emmanuel Godo, *Histoire de la conversation*, PUF, coll. « Perspectives littéraires », 2003.

3. Emmanuel Godo, *Un prince*, Desclée de Brouwer, coll. « Littérature ouverte », 2012.

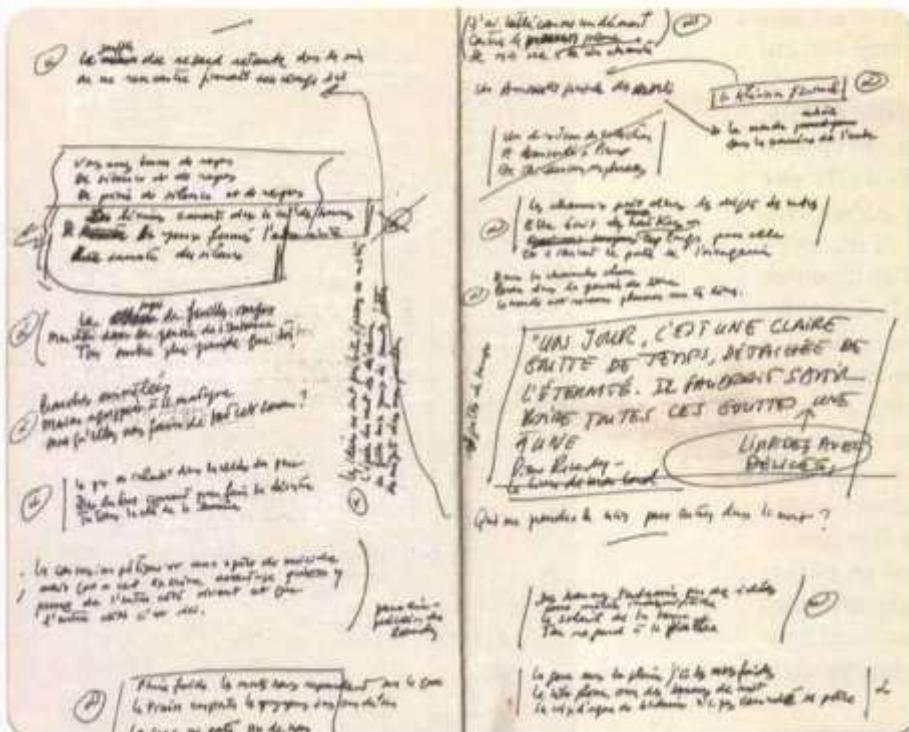
4. Emmanuel Godo, *Les Trois Vies de l'écrivain Mort-Debout*, Éditions des Busclats, 2018.



POÉSIE



Emmanuel Godo, Carnet. Esquisse du poème « Les draps de la rivière ».



Emmanuel Godo, Carnet. Esquisse du poème « Sept gouttes de temps ».



La conversation continue ici avec soi, sous la forme d'un journal puis de poèmes épars, liés entre eux par l'onde de sensations qui se concentrent sur l'assomption des deuils, des fins, des paysages intérieurs refoulés et enfin contemplés, sans peur, ou avec moins de peur : « *Je suis heureux comme l'homme / Qui n'a plus peur que son amour se perde* ». La parole s'attache à certaines stations concrètes d'une réconciliation, mais aussi à d'autres moments rêvés, qu'il faut décrypter, accompagner de cette empathie que déclenchent le murmure discret des confessions, le choc lent des consolations, le langage des tristesses diffuses.

Du mètre irrégulièrement régulier du vers – où se libère ici et là un verset très claudélien, mais aussi, plus surprenant, aragonien – émane une tonalité douce, traversée de douleurs fulgurantes aussitôt absorbées, avec des vers pudiques comme des vagues retirées. La parole prend soin du monde et laisse proliférer les allusions au bonheur, à la solitude, aux « *fraternités de terrier* », à la ferveur, au désarroi. À la manière d'une marche – fortement thématifiée dans ce recueil au titre antinomique –, le journal poétique acte les pas et les marques d'un pèlerinage, d'une ascension, d'un dépassement, très rousseauiste, circulaire

et contradictoire (« *Tout plutôt que rester immobile sur le chemin de mort* »), où s'affirme aussi parfois une naïveté métaphorique volontaire, qui n'est pas sans efficacité : « *Sur le chemin qui mène en haut / Il y a des failles / On peut tomber en soi-même / Et disparaître* », ou encore : « *L'oiseau pas plus gros qu'une fleur / Lance à qui veut l'entendre sa joie d'être là* ».

L'univers qui apparaît dans cette douceur méditative cristallise une écriture singulière du temps émotionnel, d'abord concentré dans un micro-journal de quelques poèmes (2009-2014), puis diffracté en plusieurs moments ou recueils internes plus anciens : « *Qui est le vivant ?* », « *Le sac à poèmes (1980-2000)* », « *Lumière d'éclipse* », « *Je n'ai jamais voyagé* », « *Le pays de la mémoire* », « *Le pain le soir* ». La plupart des poèmes sont instants d'épiphany où la force de l'aveu et de la découverte rejoint l'initiation à soi : « *Ne laissez jamais personne / Écrire à votre place / Le poème de votre vie* ».

Conseils aux jeunes vivants, aux jeunes poètes peut-être, *Je n'ai jamais voyagé* avance justement, sur le plan moral, contre l'immobilité et la passivité de l'âme pour contempler et encourager la force d'une vie complète, connectée à soi, aux autres, aux morts, aux beautés qui surgissent pour peu qu'on ouvre les yeux.

Il faut ajouter à cela un recul très humain du sujet : cette tendre renaissance, musicale et douce, synthèse d'un ensemble de doutes et de bilans, décale le regard sur soi vers les horizons du « nous », du « on », ou encore du « tu » apollinarien, jouant des effets de distanciation ou des fusions avec l'universel. Mais il se place aussi volontiers à la lisière d'un humour et d'une ironie qui intègrent l'autodérision (« *Avec ta gueule d'écrivain du*



*dimanche »), le détail drolatique où les chiens jouent un rôle certain (« Les bras en croix au milieu des deux chiens / Je redeviendrai prince sous leur salive au goût de navet », ou encore : « Devant l'Hôtel-Dieu un homme tient en laisse / Un bichon noir qu'il appelle Laure »), la notation amusée ou familière : « Le Poète ? C'est le type qui est là-bas / De l'autre côté de ta vie / Il bat des bras comme un oiseau devenu fou / À force de parler des amours intenable / Et cela fait des calligraphies d'épileptique / Au bord du paysage ».*

Dans ce mélange délicat et sincère du chagrin et du sourire, il s'agit bien de générosité, de bras enfin librement ouverts sur ce qui a été manqué, mal dit, trop crié et non vécu. Le bout du voyage, incertain, avec la sensation, malgré la foi ou avec elle (« *imiter l'oiseau de notre enfance* ») dans la solitude écrasante que fait le regard de Dieu / *Avec cette maladresse d'amour / Quand il presse son vide sur nous »), d'une solitude immense, n'occulte pas la joie du parcours : la réparation et la cicatrisation salvatrice marchent ici ensemble à côté d'une forme très concentrée de courage. Autobiographique à distance, *Je n'ai jamais voyagé*, « roman inachevé » certainement, peut se lire dans l'ordre ou par prélèvements, comme ces recueils de sagesses d'autrefois, mais aussi comme le roman d'une âme, de l'enfance à la maturité suractive, comme un feuilleté sensible de la mémoire et un plaidoyer très pur : ici, ou de l'autre côté, à travers tout paysage, il faut avancer avec le cœur. 🐾*